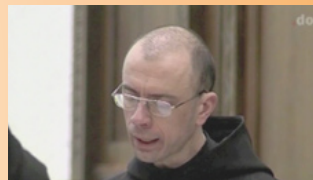




PRIER SUR DE LA BEAUTÉ:

LE CHANT GRÉGORIEN



Une Beauté qui charme

Un peu partout, aujourd'hui, s'organisent sessions, stages, auditions publiques de chant grégorien. Après une éclipse de deux ou trois décennies - mais une éclipse n'est-elle pas essentiellement un phénomène passager - ce chant suscite un regain d'intérêt et un enthousiasme qui en étonnent beaucoup. On redécouvre, toujours neuve, la beauté du chant grégorien. Personnels, les jeunes s'intéressent à un chant que leurs aînés ne leur avaient plus transmis. Pour eux, c'est un monde qui s'ouvre, pour lequel parfois ils se passionnent jusqu'à en faire le sujet d'une thèse.

Une Beauté qui adore

Il faudrait mal connaître le charme, la ferveur, la sérénité et - osons le dire - la profondeur mystique de ce chant pour en être réellement surpris. La beauté vraie ne passe pas, surtout quand elle s'est faite l'humble servante et l'harmonieux reflet de la beauté incréée. Car le chant grégorien, avant d'être phénomène culturel, à quoi on tente quelquefois de le réduire, est d'abord et avant tout élément cultuel. Né de la prière, il est fait pour la prière. Eclos de l'écoute de la Parole sacrée, il chante, en même temps que la gloire de Dieu, et la détresse de l'homme, et son



désir du ciel. C'est peut-être justement parce qu'il touche en nous ces régions profondes qui ont gardé la nostalgie de Dieu, que le chant grégorien demeure l'une des formes privilégiées de la prière, et, pour ceux à qui Dieu encore reste lointain, comme une sorte de brise douce et fraîche qui en transmet le parfum. Oui, Dieu est doux à l'âme, et ce chant est doux au coeur à force d'avoir chanté Dieu.

Des Artistes humbles

Mais d'où vient ce chant porteur de l'Esprit? Qui s'attendrait à pouvoir mettre un nom d'auteur sous chacune des

pièces serait vite déçu. Presque tout le répertoire est et restera à jamais anonyme. Bel exemple d'oeuvres accomplies dans le secret du Père, pour la seule gloire de Dieu! Ces artistes se souciaient peu de publicité. Parfois, les travaux d'érudition parviennent à proposer un nom. On sait par exemple que le Gloria laus est à attribuer à l'évêque d'Orléans Théodulphe (+821). Mais c'est rare, et l'important n'est pas là.

Le fonds antique, originel, remonte à la seconde moitié du VIII^e siècle. Ce chant qu'il conviendrait plutôt d'appeler „romano-franc“ est un métissage du répertoire vieux-romain et du répertoire gallican. Il faut avoir à l'esprit en effet



que chaque église locale avait sa liturgie particulière: liturgie Romaine, liturgie Ambrosienne à Milan, Gallicane en Gaule, Mozarabe en Espagne, etc.... La visite, en Gaule, du Pape Etienne II venu chercher du secours contre les Lombards auprès de Pépin, devenu roi en 751, amorce un rapprochement entre royaume franc et papauté. Séduit par les usages liturgiques de Rome, Pépin, pour consolider l'unité de son territoire, les fait adopter. Pourtant, si les textes sont reçus tels quels, les traditions gallicanes font subir aux mélodies romaines de profonds remaniements qui leur confèrent plus de hardiesse et plus d'élan. C'est entre Seine et Rhin qu'il faut locali-

ser la patrie d'origine du chant grégorien et l'on a même des raisons sérieuses de croire que ce pourrait être à Metz. Si l'on sait en effet que d'une part sous saint Chrodegang, Metz constituait un foyer liturgique et musical important, et que d'autre part le saint évêque s'était rendu au devant du Pape lors de sa venue et faisait partie de son escorte, on peut se demander s'il y a lieu de chercher ailleurs le rapprochement entre chantres romains et chantres gallicans.

Des Artistes cultivés

Qu'on ne s'imagine pas, parce que ce chant remonte à des origines si

V. E. R.

^{St. N. - - - M. - - -}
NATVS EST NOBIS ET

^{St. N. - - - M. - - -}
filius da tus est no bis cuius in

^{St. N. - - - M. - - -}
perium super ha merume

lointaines, qu'il soit pour autant un chant primitif, disons, un peu fruste. Il nous faut ici nous débarrasser de préjugés qui traînent facilement dans notre imaginaire d'hommes du 20^e siècle qui associons culture à progrès technique. Certains, mieux intentionnés qu'éclairés, pensent que pour faire oeuvre d'authenticité, il convient de „restituer“ au chant grégorien un aspect quelque peu plus rude, plus „barbare“, le décaper de toute interprétation „romantique“. Mais pour qui a fréquenté tant soit peu attentivement les manuscrits neumés, l'impression, qui se mue en certitude, est tout autre. On est surpris au contraire par le souci des scribes de traduire avec autant de

précision que possible les nuances subtiles d'une mélodie raffinée qui suppose une souplesse de voix et d'interprétation que nous n'avons pas retrouvée encore. Répercussions, alternance de tenete (retenez) et de celeriter (rapidement); épïsème qui ici traduit la chaleur vocale d'un accent, là une ponctuation grammaticale: les manuscrits fourmillent de mille indications d'un chant parvenu à sa maturité, et qui requiert plus d'esprit de finesse que d'esprit de géométrie. Que d'exemples on pourrait donner. Un seul nous suffira, emprunté à l'Alléluia „Exultate Deo“: la même formule mélodique Ré-mi-do-si-do-ré revient trois fois. Les deux premières sur le début des mots



Deo et nostro, c'est-à-dire sur les deux syllabes accentuées. Mais la troisième fois, sur la finale du mot Jacob! Erreur? Distraction de chantre? Pas du tout! Jacob est un mot hébraïque. Or en hébreu, l'accent du mot se porte sur la dernière syllabe. Le compositeur est allé jusqu'à respecter une autre accentuation que celle de sa langue familière. Il faut n'être point ignare pour y avoir pensé!

Un chant indissociable d'une langue

Hommes cultivés et artistes de talent, les compositeurs disposaient d'un matériau linguistique élégant et d'une

palette sonore variée pour chanter la Parole de Dieu. Marquées par le rythme du mot latin, les mélodies sont comme issues de l'accentuation du texte, de ce „cantus obscurior“ dont parlait déjà Cicéron. De la simple lecture d'un texte en prose se dégagent déjà une mélodie et un rythme. Lire en accentuant correctement, c'est le début modeste mais indispensable d'un chant de qualité.

Un chant coloré

On croit parfois terne et uniforme le chant grégorien! C'est faute de prêter une attention suffisante à la nature de chaque pièce. On ne chante pas de la



même façon un introït écrit en mode de Ré ou un graduel en mode de Sol. Chacun des quatre principaux modes: Ré, Mi, Fa, Sol, sonne différemment de son voisin. Le mode de Mi, tellement contemplatif, avec une nuance nostalgique, n'est pas du tout comme le 6e ton, tout de joie et de paix.

Un chant qui fait éclore la paix

Mais si on veut de grands effets, ce n'est pas au chant grégorien qu'il faut le demander. Même quand il exulte, ce chant noble garde quelque chose de contenu; et quand il gémit, c'est toujours tourné vers Dieu. Le chant grégorien ne

cherche pas à se faire admirer. Une sorte de pudeur instinctive le lui interdit. A qui le fréquente il apporte quelque chose de sa sérénité intérieure, faite d'une sensibilité purifiée. Surtout, il excelle à établir l'âme dans ce climat d'adoration pour laquelle elle est faite. Car la paix d'une âme, c'est d'avoir retrouvé Dieu et de le chanter. Il y a des fidélités dont on n'a qu'à se féliciter. Le chant grégorien est de ces amis qu'on ne regrette jamais de fréquenter, assez forts pour soutenir la prière de toute une vie, assez tendres pour recevoir les confidences de tous les instants.

Père Jacques Prudhomme